

Un roman actuel

L'EXPÉRIENCE

(troisième fichier)

Cependant, je sentais combien il était primordial de ne pas créer d'entrée de jeu un conflit ouvert. Il ne s'agissait pas pour moi de me contenter de ce constat d'échec et de laisser la situation lettre morte. En l'espèce, j'avais su anticiper leurs demandes et avais préparé mes arrières. J'amenais dans mes cartons une proposition concrète à leur faire :

- Il y existe cependant une solution, commençais-je... Oh, bien sûr, elle ne répondra pas entièrement à vos attentes ; mais elle a le mérite de proposer une alternative que, pour ma part, je juge assez séduisante, tout en préservant l'intégrité des bâtiments et de leurs utilisations, ou des vestiges qu'ils contiennent.

Je marquais un temps d'arrêt afin d'observer du coin de l'œil la réaction de mes interlocuteurs qui, l'instant d'avant, étaient prêts à rassembler leurs affaires, à se lever d'un air contrit et à ajourner purement et simplement la réunion... voire toute autre forme de collaboration. Tous se détendirent en se retournant vers moi, me regardant pourtant d'un air suspicieux.

- Voilà, dis-je après un moment de flottement : je n'ai pas encore trouvé de solution qui convienne à tous les schémas

Un roman actuel

que vous pourriez imaginer, mais au moins, pour commencer, une ou deux situations bien identifiées me paraissent tout à fait envisageables. Partons, si vous le voulez bien, du constat que les acteurs du jeu seront isolés du monde concret par les masques virtuels qu'ils porteront. Que, secondement, vous cherchez à utiliser l'espace public pour que s'y développent en situation presque réelle des événements de natures très variées, car faisant référence à des environnements et des scenarii distincts. C'est bien ce que vous attendez ?

- Oui, répondit l'ingénieur Martel, toujours prompt à favoriser les conditions du dialogue.
- Bien. Alors commençons par remarquer que l'ancien baptistère de Grenoble se trouve situé finalement à l'extérieur de l'emprise maçonnée de ce que nous nommons l'ancien évêché, par lequel on accède à sa crypte. Ses substructures ont été préservées en dessous de la place qui jouxte le parvis de la cathédrale Notre-Dame, dans un espace que délimitent les rails de la ligne B du tramway et une rue adjacente. D'ailleurs, pour que sa localisation soit perceptible depuis la rue – cela est valable aussi pour la matérialisation du rempart massif et de sa porte Herculae, datant pour, sa part, de la fin du III^e siècle -, le traitement des revêtements de la place inclut des plaques de calcaire et des édicules en forme de demi-cylindres, évoquant ainsi la géométrie quadrilobée des vestiges qui subsistent en sous-sol, sous les pieds des promeneurs. Là, un acteur doté d'un masque virtuel pourra donc, s'il le désire, se projeter dans une époque qui évoque la restitution du bâtiment d'origine, soit le V^e ou le début du VI^e siècle de notre ère, et donc se sentir intégralement enveloppé de son élévation virtuellement restituée, bien que se situant à l'extérieur des bâtiments actuels. Mais quelle différence pour lui, puisqu'il reste, par définition, isolé de par son masque du monde immédiatement perceptible ?

Un roman actuel

Je pense aussi que, pour ce qui est du musée de l'ancien évêché, qui se trouve juste derrière le haut mur de clôture attenant, une restitution des jardins à l'ancienne et de l'apparence revisitée des bâtiments qui s'étalent tout autour devrait suffire amplement, dans un premier temps tout au moins, à créer un décor de jeu ou de découverte assez prenant, au vu de l'étendue de ces jardins. Cependant, ces propositions suscitent quand même un certain nombre d'interrogations, au premier rang desquelles – outre la question de la finalité de ces restitutions, ce qui sera envisagé plus tard, lorsque nous aborderons celle des contenus – se place une inquiétude légitime quant à la sécurité des acteurs. À l'époque gallo-romaine ou durant le haut Moyen Âge, il n'existait pas de tramway (pour ne s'arrêter qu'à ce seul élément intrusif de la vie moderne). Comment les acteurs seront-ils prévenus de leurs passages et comment les visualiseront-ils, si les espaces qu'ils sont autorisés à fouler restent ouverts, et non pas délimités ? Et si c'était cette dernière option qui, finalement, était retenue, comment, concrètement parlant, seraient circonscrites les zones de jeu, afin d'éviter tout risque d'interactions entre des mondes a priori incompatibles ? Cet aspect me préoccupe.

- Votre proposition reste à étudier. Il est clair qu'elle ne correspond pas à nos ambitions d'un monde immersif totalement réinvesti. Mais à défaut... Nous allons nous y pencher avec attention, cela va de soi.

Quant à votre question concernant la sécurité, nous avons bien conscience que notre responsabilité serait engagée en cas d'événements non souhaités. Nous avons trouvé des parades qui valent ce qu'elles valent, mais au moins elles

Un roman actuel

existent. Comme l'espace sera totalement quadrillé par notre système GPS, nous pourrions tout à fait rendre inaccessibles les zones qui nous paraîtraient dangereuses pour nos abonnés. Nous figurerons par une trame explicite ces zones situées « hors jeu ». Mais celles-ci resteront perceptibles aux regards, notamment pour que les acteurs puissent percevoir ce qui peut les attendre au-delà de ces zones dont l'accès leur sera interdit. Il faut donc que les « intrusions », comme nous les appelons, soient, elles aussi, traitées de façon virtuelle. Dans le cas du tramway, par exemple, nous avons imaginé que des convois de chars romains partant en patrouille, ou des escouades à la solde des seigneurs du lieu pourraient figurer ces passages intermittents, desquels les acteurs du jeu auront tout intérêt à se tenir éloignés.

- Bien, un bon point pour vous, répondis-je. Mais êtes-vous absolument certains que ces trames figurées seraient infranchissables ? Une simple visualisation ne saurait empêcher la curiosité humaine de franchir l'obstacle ainsi délimité, il me semble ?
- Certes, nous y travaillons. Surtout dans le cas où nous voudrions étendre le jeu à une co-construction collaborative, comme le souhaite notre président. Ceci n'est pas sans poser quelques difficultés, je dois bien l'admettre, précisa à mon intention l'ingénieur Martel. Nous avons imaginé pouvoir utiliser des impulsions électriques émises à partir du casque lui-même, comme cela est le cas avec les animaux que l'on parque dans les champs ou dans les alpages. Mais le débat demeure : cette fonction ne pourrait-elle pas être désactivée par certaines personnes intrépides ou, pire, malintentionnées ? Rien n'est moins sûr, à l'heure actuelle. Et puis, que diraient les associations des droits de l'homme : cette analogie avec

Un roman actuel

les clôtures pour animaux ne joue pas en notre faveur, nous en avons conscience.

- Bien, disons que je vais vous laisser travailler sur le sujet, pour le moment. Cela n'entre d'ailleurs pas directement dans mon secteur de compétences. Même si je dois vous dire qu'il me semble que mon rôle consiste aussi à rester vigilant envers tous les sujets qui pourraient engager la responsabilité d'un système auquel je collabore. Cela fait partie de l'acceptation tacite à laquelle je souscris, ne pensez-vous pas ?
- Certes, nous devons envisager cette éventualité, me dit, dans un demi-sourire entendu, l'ingénieur Martel.

En sortant de cet entretien initial, tandis que je me diluais frileusement dans la brise du soir, j'avais le sentiment, pour reprendre une de leur expression favorite, que « nous avons bien progressé ». En tout cas, la séance avait été constructive. Et donc, particulièrement prometteuse. J'y avais contribué activement ; mes interlocuteurs, de leur côté, n'avaient pas campé aveuglément sur leurs positions, dans l'attente d'un simple acquiescement de ma part. L'échange avait bien eu lieu, même s'il s'était avéré heurté, voire conflictuel : mais je n'avais pas attendu autre chose de cette première confrontation.

Pour tout dire, j'avais le sentiment du devoir accompli : l'on m'avait écouté et, en retour, j'avais fait progresser de manière significative l'appréhension du sujet... Tout serait-il aussi simple et limpide à l'avenir ? Ou faudrait-il craindre que surgissent des écueils plus conséquents ? Des nuages plus menaçants ? Car quelle tournure prendraient les événements, dans les jours et semaines qui viendraient ? Nul n'aurait su le prédire à l'avance, en ce moment fugace de l'évolution du projet. Pour autant, je me sentais serein comme jamais je ne l'avais été depuis les premiers instants de notre

Un roman actuel

confrontation, lorsque mes deux acolytes m'avaient accosté dans l'avion qui nous ramenait à bon port.

Les séances suivantes s'enchaînèrent avec à peu près le même entrain et les mêmes résultats que lors de la séance initiale. Je commençais à penser que mes alarmes n'avaient peut-être pas été fondées. Que j'avais sans doute précipité mon jugement. Ou alors, au contraire, que j'étais resté trop « sur la défensive ». Je me félicitais cependant de cette façon que j'avais de considérer les choses de manière posée et réfléchie, c'est-à-dire méthodique. On ne peut jamais reprocher à quiconque sa retenue, si celle-ci ne se commue pas en méfiance systématique, confessais-je. Tout est question de savoir-faire et de frontière. Et pour ce qui était de poser des frontières entre les choses, je savais de qui tenir...

DEUXIÈME PARTIE

Les mois et les semaines avaient passé, les réunions aussi. Elles s'étaient enchaînées à une vitesse grandissante, tant la tâche paraissait immense. Il fallut définir tant de choses, travailler sur tant de détails : les lieux, les dates, les apparences, les scénarii possibles, les cohérences internes, les perceptions induites... Je dois admettre que, dans un premier temps, je m'étais pris au jeu. Toute cette agitation me grisait un peu.

Ma contribution consistait toujours à indiquer comment devaient se percevoir les bâtiments antiques disparus. Mais ce faisant, des questions de fond ressurgissaient inévitablement et des débats

Un roman actuel

passionnés s'instauraient à leur sujet. Au moins, je leur savais gré de ne jamais les esquiver. Sur plusieurs points, j'avais même réussi à obtenir gain de cause ! J'observais donc qu'une véritable émulation participative s'était faite jour. Mais je voyais bien que, sur les fondements même du projet, rien ne devait jamais évoluer. Il existait bel et bien une barrière infranchissable.

L'entreprise, pour sa part, allait florissant, tant son projet était porteur et séduisant. Elle ne ménageait pas sa peine en effets d'annonce, en présentations marketing et événements publicitaires en tous genres. Tout paraissait lui sourire, d'autant qu'elle commençait à s'appuyer sur des communautés de programmeurs amateurs déjà établies et structurées. Pensez donc : on vous donnait la possibilité de vous plonger en grandeur réelle dans l'univers jusque-là reproduit en miniature par la seule porte étroite de vos écrans d'ordinateurs portables : qui aurait pu résister à une nouvelle aussi alléchante ? Une proposition aussi avantageuse ? Un principe aussi attractif ?

Quelque chose, au fond de moi, restait pourtant sur ses gardes. Mon esprit, toujours en éveil, restait en alerte...

Puis les premières tentatives en situations réelles commencèrent à se mettre en place. Et nul ne s'en étonnera outre mesure : elles furent d'emblée un succès. L'espace urbain fut soudain investi par une multitude de personnages portant un casque sur les yeux, à peu près dans les mêmes proportions que l'on vit apparaître, durant les années 1970, les rollers, puis bientôt les skaters sur l'asphalte dépoussiéré de nos artères urbaines. Ou plus récemment encore, lorsque se fit jour la vogue des casques audio dans les tramways, métros et autres véhicules de transports en commun.

Pour accompagner les premières diffusions, une consigne émanant de l'entreprise fut mise en exergue, qui réclamait de la part des

Un roman actuel

participants à ses activités le « respect d'autrui et le plus grand des civismes » : c'était le moins qu'elle pouvait faire, mais je me rappelle avoir du batailler ferme pour que cette sentence fut placée en tête de liste des préconisations. Les personnes en question, que l'on commençait à appeler, par commodité, « les acteurs », déambulaient avec sérieux et application dans les rues de la ville, car il leur fallait, dans un premier temps, s'habituer à la nouvelle perception visuelle ainsi créée. Une sorte de décalage d'avec la réalité subsistait, et l'esprit humain en gardait une lointaine conscience : combien de temps mettrait-elle pour s'estomper complètement ?

Au début, comme toujours, l'accès à cette nouvelle technologie représentait, pour le commun des mortels, un coût qui lui parut exorbitant. Elle fut dès lors perçue de prime abord comme un objet de luxe réservé aux fanas du high-tech. Il est vrai qu'il ne fut pas rare, durant cette période, de voir des familles entières un peu « bon chic, bon genre » traverser tout Grenoble de station culturelle en station culturelle, pour but affiché de leurs flâneries dominicales. Mais l'on vit majoritairement de jeunes acteurs en herbe, dont certains portaient encore très dignement leur costard-cravate, seuls ou en groupes d'ados privilégiés, tenter de faire, au cours de leurs sorties démonstratives, leurs premières armes en la matière, tout en adoptant cette allure empruntée que vous pouvez imaginer... Tout ceci conférait à l'« Expérience », comme l'entreprise avait finalement décidé de la nommer, un certain penchant respectable et policé.

Il faut dire que Grenoble est le siège d'une intense activité de recherche fondamentale et industrielle qui fédère des forces vives provenant de l'Europe entière. Une sorte d'émulation cosmopolite en est le tribut principal. Son collège international est devenu l'un des signes extérieurs de cette réussite manifeste, et la horde de ses jeunes collégiens aux accents exotiques, sillonnant la ville dans ses grandes largeurs à la sortie des cours, confirme volontiers, aux yeux des

Un roman actuel

passants encore incrédules, cet attribut universellement reconnu de « tour de Babel en miniature ». Bien que ce signe extérieur de réussite soit devenu le lot d'un peu toutes les métropoles mondiales présentant une forte expansion démographique, de nos jours...

Cette époque possédait donc un côté bon enfant qui ne manquait pas de charme, si on la considérait avec un tant soit peu de distance et de bienveillance. La douceur printanière y mêlait son petit grain de folie, en toute décontraction. Chacun arborait son nouveau trophée comme une offrande méritée, et les quelques vols à l'arraché qui furent alors à déplorer n'eurent guère de lendemains : car sans un abonnement en bonne et due forme – ce à quoi veillait jalousement l'entreprise -, il était impossible de tirer profit très longtemps de son petit larcin.

Bref, un moment d'harmonie semblait flotter comme en apesanteur au-dessus de la ville, qui devint même, en l'espace de quelques semaines, une curiosité médiatique incontournable. Combien de temps tout cela pouvait-il durer ?

À cet instant de l'évolution du phénomène social que représentait déjà l'Expérience, dans l'univers des gens branchés et férus de microtechnologies, se plaça un événement d'importance : l'entreprise fut invitée à dévoiler le produit qu'elle venait de développer à un salon de l'innovation qui se tint, en plein mois de mai, à Prague. Et bien évidemment, j'y fus convié. D'une part, en remerciement de mes bons et loyaux services – je ne m'étais toujours pas fait rémunérer pour ma participation - ; et d'autre part, en tant que caution honorable de la bonne parole portée par les communautés urbaines qui se mettaient progressivement en place autour de l'instrument fédérateur du tout nouveau jeu vidéo extrapolé à l'échelle réelle.

Un roman actuel

Je goûtais mon voyage avec un plaisir non dissimulé : je n'avais jamais boudé les petites ou grandes récompenses, même si je ne les avais jamais appelées de mes vœux. Je ne voyais aucune raison sérieuse, en la circonstance, de commencer à le faire. Simplement, profiter du trajet, en totale apesanteur... Se laisser couler dans son siège, en se laissant envahir par la douce musique que déversaient en nous les écouteurs. C'était un blues lancinant et enivrant, comme je les aimais à ravir. L'hôtesse me proposa, dans un demi-sourire de circonstance, un gin tonic, ce qui n'était plus vraiment d'actualité sur les lignes aériennes ordinaires. Mais il est vrai que l'entreprise n'avait pas lésiné sur les moyens et m'avait fait installer en classe affaire, luxe dont je découvrais les honneurs. L'Expérience méritait bien qu'on ne reculât devant aucun sacrifice.

Mon rôle, durant le salon, consistait à animer deux ou trois conférences par jour et à répondre à quelques questions de journalistes. Rien de bien difficile ou perturbant pour quelqu'un qui, comme moi, avais l'habitude de prendre la parole en public. Je devais, en outre, exposer la palette des possibilités offertes par le système : du *serious game* éducatif et familial aux jeux de rôles sans limitation de sujet, de durée ni même d'étendue (ou presque !). L'entreprise avait résolu la question des no man's lands en activant simultanément un signal sonore strident et la coupure totale de toute transmission d'image par le système GPS dès que l'on franchissait une limite pourtant déjà prévisualisée par un quadrillage explicite. Ce dispositif semblait fonctionner à merveille, car ôter son casque pour se repérer géographiquement rompait sur le champ, pour les acteurs pris dans leur quête d'un absolu numérique, tout le charme de la plongée immersive dans l'irréel. Tous préféraient connaître ce qu'il allait se passer ensuite !

Il faut dire que la panoplie des services disponibles devenait de plus en plus attrayante, s'étoffant de jours en jours. Bien sûr, je ne

Un roman actuel

m'étendais pas sur la question de l'organisation complexe du système proposé par l'entreprise. Car en réalité – et je l'avais moi-même découvert au fur et à mesure de ma collaboration -, celle-ci avait avant tout investi dans la mise à disposition d'un parc technologique surdimensionné, qu'elle avait adapté à la demande potentielle suscitée par ses casques de réalité virtuelle à connexion GPS (en ce détail technique consistait, d'ailleurs, sa seule innovation avérée), afin de créer un support favorable à l'introduction, par plugin successifs, de services externes. Le système de l'Expérience s'apparentait ainsi à un environnement à très forte attractivité, comparable au réseau de services Minitel, tel qu'il fut imaginé par les Postes, télégraphes et téléphone, autrement dit les PTT, au début des années 1980 : un précurseur du réseau Internet.

À l'appui de mes discours défilaient en arrière-plan des projections de diaporamas qui mettaient en valeur la bonhomie manifeste d'acteurs déambulant sereinement à travers tout Grenoble, encadrés par les mines enjouées de passants qui les découvraient, l'air ébahis. Sur chacune d'elle, le soleil était rayonnant et les visages illuminés. L'ensemble baignait dans des tons pastel et une grande placidité habitait chaque vue exposée, tant et si bien que nous ressentions en commun qu'il s'agissait d'un jeu d'enfant que de porter ces casques de la « nouvelle Connaissance », comme le proclamait fièrement un des encarts publicitaires. Et que, par conséquent, tout pouvait devenir en un clin d'œil « à portée de vos mains ».

Je n'appréciais guère ces exercices purement commerciaux, mais les supportais comme un mal nécessaire. Prague m'était inconnue et sa renommée immense avait constitué un attrait irrésistible à mes yeux. Je parcourais avec curiosité et excitation sa vieille ville aux ruelles étroites à chacun des intermèdes qu'on m'accordait, visitant par-ci sa citadelle haut perchée, par-là son imbrication de palais chatoyants, plus loin encore ses jardins foisonnants ou son quartier juif

Un roman actuel

particulièrement atypique et aux vestiges surprenants. Je passais quelques heures accroché à mon téléphone cellulaire à raconter mes découvertes à Paula, emballé que j'étais par cet Art Nouveau qui s'étalait sur les façades chargées d'histoire et habillait chaque entrée d'immeuble, le long de boulevards entiers... Mais elle se gaussait toujours à gorge déployée dès que je faisais mine de m'extasier de telle ou telle découverte : son Portugal natal en posséderait toujours de meilleures, à ses yeux ! Dans des moments comme ceux-ci, j'imaginai si bien la petite fille espiègle qu'elle avait dû être par le passé – et cette vision me réconfortait !

Et puis, d'un autre côté, je menais moi aussi ma propre expérience : découvrir comment se propageait l'onde de choc de l'innovation à laquelle je contribuais activement constituait un champ d'investigation qui nourrissait à point nommé mon étude du comportement humain face à ce que j'appelais la donnée matérielle. Toujours ce regard sociologique qui m'animait, comme une passion nouvelle et envahissante qui grandissait à mesure que l'Expérience nous imposait sa propre « corporalité ». Bref, je me sentais, à ma manière, moi aussi en totale immersion.

Cette distance que Paula introduisait peu à peu entre nous n'était pourtant pas si anodine que cela. Elle ne se cachait pas pour me faire sentir qu'elle ne me reconnaissait plus. D'après elle, d'après ce qu'elle percevait de moi à travers mes appels, j'étais en train d'évoluer. En d'autres termes, elle ne comprenait pas le zèle que je mettais à collaborer avec l'Expérience. Elle pensait que ma vigilance était en train de s'estomper : cela était-il vrai ? J'avais beau essayer de l'en dissuader, de lui expliquer que je contrôlais la situation, que mon investissement apportait du bénéfice là où la dérive aurait assurément pu s'instaurer ; que mon rôle de censeur était essentiel - car sinon Dieu seul savait ce qu'il pourrait en advenir ! -, elle

Un roman actuel

semblait vouloir rester rétive à tous mes arguments. Et il était certain que je devais me défier de moi-même.

Une fois la communication terminée et mon portable rangé dans la poche intérieure de mon veston, il me fallait admettre qu'à y regarder de plus près, ma position commençait à devenir ambiguë... Difficile de se dédoubler entièrement pour être en même temps à l'intérieur et à l'extérieur d'un système : cela aurait été comme vouloir descendre du vélo pour se regarder pédaler ! Je ne pourrai donc pas en rester là, cela m'apparaissait comme une évidence. C'est-à-dire me contenter de cet état de fait tacite. Mais comment me sortir de cette situation que j'avais acceptée en pleine connaissance de cause ?

Ce fut dans cet état d'esprit passablement troublé que je rentrais, finalement, de ce voyage tant espéré au cœur d'une capitale tchèque entourée de son écrin de verdure. Loin de cette idée sereine que je m'étais fait de mon escapade, au départ de Grenoble...

Pendant ce temps là, les communautés, elles, faisaient tranquillement leur office. Leur œuvre, en catimini, s'agrandissait de jour en jour. Jusqu'à être bientôt en capacité d'exploser en pleine lumière ! Alors seulement, on pourrait s'apercevoir que la destinée de son quartier était en train de basculer. Que sa vie quotidienne en devenait impactée. Car le jeu prenait peu à peu le dessus sur l'aspect pédagogique de l'Expérience. Et qui disait jeux disait regroupements d'individus par centres d'intérêt exclusifs, par valeurs exprimées, ou degrés de conviction partagés.

En premier lieu, les casques se démocratisant – on venait de passer la barre du million d'exemplaires vendus -, on vit bientôt s'installer, au cœur de la cité, de longs manteaux gris-blanc. Car à toute communauté, il faut un insigne pour se reconnaître ou un costume de ralliement. Un peu comme dans les westerns de la grande époque,

Un roman actuel

ces outlaws se faisaient fort de marquer leur appartenance à tel ou tel gang ou horde d'ours mal léchés. Très ostensiblement : car ils se devaient d'être les plus voyants possible !

À ces figures errantes, il fallait sans cesse de nouvelles zones à conquérir, comme de nouveaux terrains de chasse à explorer. Mais surtout, il fallait, à ces nouveaux acteurs convaincus, que les espaces sur lesquels ils jetaient leur dévolu leurs deviennent exclusifs : réservés à la seule exubérance de leurs ébats incontrôlés. Des immeubles, puis des quartiers entiers tombèrent dans la frénésie, et l'on vit se former peu à peu des ghettos impénétrables, dont la seule justification était de rester imperméables à tout ordre et à toute justice. On ne tarda pas, d'ailleurs, à y déplorer quelques accidents fâcheux, dus à l'état d'engagement des acteurs les plus surexcités. Ou à leur incapacité à garder une perception suffisamment claire de la réalité concrète qui les entourait. Les secours, dans ces cas-là, avaient bien du mal à se frayer un chemin vers les blessés à secourir, se faisant comme « escorter » par des escouades de longs manteaux. C'était le monde à l'envers.

Un autre aspect me frappait lorsque j'étais amené à croiser certains de ces acteurs au fil de mes promenades solitaires, dans les rues de la ville : leur allure hiératique. On sentait, en effet, qu'ils se considéraient comme investis d'un pouvoir supérieur. Un je ne sais quoi de hautain et de surnaturel les auréolait. Ils s'étaient laissés imbiber d'une conviction sans faille, et l'ambiance tranquille et bienveillante qui emplissait les rues avant mon départ de Grenoble avait complètement vacillé, en l'espace d'une semaine seulement. N'aurais-je pas dû faire plus attention à quelques signes avant-coureurs ?

Au moins, pouvait-on encore déambuler sans trop de risque, dans cette capitale des Alpes que je connaissais, me demandais-je avec

Un roman actuel

insistance ? Cela restait à prouver. Les points chauds, au cœur du tissu urbain, telles la place aux Herbes ou la place Saint-André, aux alentours de l'ancien palais du Parlement du Dauphiné, ressemblaient désormais à des espaces pour bateleurs où se côtoyaient passants intrigués et acteurs en mal d'acrobaties en tous genres, dont eux seuls percevaient pleinement les sensations intérieures. Ce qui changeait peu à peu, c'était les apparitions de plus en plus nombreuses d'attributs à leurs côtés : lances, glaives, sabres, fouets, armes à feu ou épées laser qu'on ne pouvait qu'espérer factices. Et encore : leur maniement ne semblait pas toujours aussi inoffensif que cela, pour les foules de spectateurs qui s'agglutinaient autour d'eux, au vu de l'engagement total qu'y mettait la plupart de leurs utilisateurs !

Je percevais cette accélération progressive des événements avec beaucoup d'impuissance et d'appréhension. Pourquoi n'avais-je pas su donner, en son temps, suffisamment d'écoute à mes craintes intérieures ? Orgueil, ou bien vanité de ma part ? Attrait naturel de l'homme pour l'interdit ou le danger ? Ou simple goût commun pour la curiosité ? L'inconnu et la nouveauté valaient-ils qu'on leur sacrifiât toute sa vigilance ? Qu'on leur abandonnât l'objectivité rationnelle des jugements et du bon sens ? Étais-je entré sans le savoir dans cette course destructrice à l'innovation stérile : celle que mes études du rapport que l'humain entretient avec la matérialité du monde cherchaient à confondre ?

Ou m'étais-je cru suffisamment fort pour en contrecarrer seul les effets ? La vanité, pourtant, ne me ressemblait guère ! Se posait donc à ma conscience, désormais - et avec quelle acuité ! -, la question de l'honnêteté de mon positionnement personnel et social. Avais-je été suffisamment irréprochable envers moi-même ? Et j'avais beau me dire que ma décision initiale de collaborer n'avait été guidée que par le sentiment qu'il valait mieux être présent de l'intérieur, afin de tenter d'infléchir le cours inévitable des choses, je n'étais plus cer-

Un roman actuel

tain, à cet instant précis de l'évolution du projet, d'être intimement convaincu de la recevabilité de mon argumentaire.

J'étais donc au pied du mur : soit je me désistais en cours de route, en signe de protestation contre les évolutions néfastes qui, à mon humble avis, s'annonçaient - mais j'aurais perçu cet acte comme une lâcheté de ma part - ; soit je persévérais à tenir mon rôle intègre et devais en conséquence me préparer à subir des temps âprement difficiles ! Car les situations incontrôlables allaient se multiplier, cela ne faisait aucun doute. Une dégradation prochaine du climat social m'en apparaissait comme la conséquence inéluctable, venant confirmer sur le terrain que les interrogations que j'avais nourries avant d'accepter de participer au projet étaient malheureusement fondées. En d'autres termes, je n'avais plus le droit de me voiler la face : ce qui devait inévitablement arriver était en train de se concrétiser. Seule une interrogation subsistait : quelle forme allait prendre le dérapage que j'avais toujours pressenti, sans jamais pouvoir lui donner un nom ni même un visage ?

De toute évidence, cela ne regardait plus uniquement le rapport extérieur que j'entretenais avec Paula, mais bien mon positionnement personnel à l'intérieur de l'entreprise avec laquelle je m'étais imprudemment lié. Serais-je bientôt amené à en combattre les effets en son sein ? Mais il aurait fallu, pour cela, que j'y trouve un soutien. Pour mon malheur, l'ingénieur Martel avait été affecté à d'autres missions au sein du groupe, et sa présence auprès de moi s'était comme estompée au fil du temps. Et d'ailleurs, les rares fois où nous nous étions croisés, durant les dernières semaines de notre collaboration, il s'était comme échiné à conserver une certaine distance : avait-il lui aussi pressenti que quelque chose d'inhabituel était en train de se préparer ? Ou lui en avait-on intimé l'ordre ? Était-ce pour éviter d'avoir à répondre à ce genre de question qu'il

Un roman actuel

avait décliné mon offre de m'accompagner jusqu'à Prague ? S'il eût été encore libre de l'accepter, bien évidemment... !

Et l'entreprise elle-même, que pensait-elle de la situation ? Était-elle, elle aussi, sur le qui-vive, voire en état de siège ? Si tel était le cas, elle n'en laissait rien paraître...

J'étais donc, malgré moi, suspendu à l'attente d'un événement déclencheur. Le printemps explosait sa douce lumière chargée d'effluves nouveaux, tout autour de moi, et elle ne m'avait jamais paru aussi bénie qu'aujourd'hui, irradiant délicatement sur les façades et les toits ce calme espoir de l'inaltérable. En remontant tranquillement la rue Jean-Jacques Rousseau en direction de mes pénates, je me pris à noter, non sans une certaine stupéfaction, une sorte d'identification d'ambiance entre la luminosité troublante de ce jour subtil et déclinant et les couleurs pastelées contenues dans les diaporamas qui avaient ensoleillé mon discours pragois. Je vécus ce terrible sentiment de rapprochement telle une immense ironie de l'Histoire... N'avais-je été, en l'espèce, que le jouet de mon propre destin ? Et toutes les bonnes volontés du monde suffisaient-elles à écarter de nous l'inévitable écueil de l'inextricable ? Car j'étais entré comme en immersion dans un doucereux cauchemar.

Une première alerte survint très peu de temps après : les gendarmes avaient déjoué, semblait-il à la dernière minute – il avait même dû y avoir une probable dénonciation -, une manifestation organisée par un groupuscule d'acteurs visant à restituer la journée des Tuiles à Grenoble. Cette bande s'était donnée le mot, qui avait circulé sous le manteau, dans la vieille ville. « Pour une fois, heureusement que la vigilance policière était au rendez-vous ! », entendit-on commenter de-ci de-là, le lendemain matin. Car il n'avait été proposé aucune justification particulière à cet acte gratuit : aucun anniversaire ni bande rivale à l'horizon, juste le besoin de rejouer clandestinement

Un roman actuel

un événement local, dans la plus complète improvisation, voire incompréhension de sa nature profonde.

Il s'était agi simplement, pour nos têtes brûlées, de monter nuitamment sur les toits des immeubles rénovés du centre de Grenoble, dans les quartiers anciens entourant les rues Brocherie et Chenoise, afin d'y déverser, quatre étages plus bas, les tuiles arrachées aux faîtages, en signe de rébellion contre l'Autorité. On était loin de la colère vécue par le peuple écrasé d'impôts (droit de timbre, impôts foncier et général) de 1788, à la veille de la Révolution française. Loin des enjeux politiques qui devaient décider de la tenue future des États généraux. Mais comme pour cette époque lointaine, ces agissements aveugles n'auraient pu prendre place sans conséquence aucune : il y aurait certainement eu des blessés à déplorer, autant de la part des acteurs eux-mêmes que de celle des passants circulant en contrebas, s'il n'y avait eu l'intervention de la force publique.

Les injonctions et arrestations se firent heureusement en douceur. Le quartier consistant en une série de blocs d'immeubles accolés les uns aux autres et compacts, chacun ne disposait que de deux ou trois entrées étroites de service, les majestueuses portes cochères d'hôtels particuliers datant de l'ancien régime ayant été cadennassées de longue date, justement pour éviter les intrusions indésirables. Deux gendarmes par entrée suffirent à dissuader les acteurs de monter plus avant dans les étages. Seuls deux ou trois meneurs, plus vindicatifs que les autres, furent embarqués.

Bien évidemment, au moment de donner des explications publiques, les autorités s'ingénierent à temporiser, pour tenter de minimiser la portée de l'affaire. Cela n'avait été qu'un épiphénomène sans importance, assuraient-elles. Une bravade d'étudiants sans aucune incidence. L'entreprise ne fut pas même montrée du doigt,

Un roman actuel

officiellement. Et elle n'émit d'elle-même aucun regret spontané. Dans ces conditions, je ne pus rien tenter de mieux que de m'alarmer de la survenue de l'événement auprès de son président, qui ne prit d'ailleurs pas le soin de me répondre directement. Son Expérience était saine et sauve : à ses yeux, là résidait le principal.

Cependant, comme suite à cet incident, les négociations avec les institutions culturelles pour obtenir une plus grande accessibilité à leurs espaces et à leurs fonds ne furent plus d'actualité, comme on aurait pu s'y attendre. Les pourparlers, déjà très délicats avant l'incident, avec les musées, bibliothèques, universités et autres centres culturels publics ou privés, durent être suspendus les uns après les autres. Plus question d'accéder au champ de sépultures en pleine terre du haut Moyen Âge de l'église Saint-Laurent, par exemple, même par la porte dérobée de sa véranda. Son jardin grillagé resterait à jamais clos « d'une clôture monacale », nous fit-on savoir... Je n'en fus pas étonné le moins du monde. Mais après une phase d'expansion vertigineuse et presque surréelle, l'entreprise allait-elle devoir envisager une étape de dangereuse récession ? Cette situation n'était guère envisageable pour un consortium tel que celui de l'Expérience.

Il leur fallait donc réagir. C'est pourquoi, pour tenter de canaliser l'émoi général que cette affaire avait provoqué dans la population, ainsi que la fâcheuse effervescence qui s'en était suivie, l'entreprise me convoqua. Elle disait vouloir tenter de remédier aux débordements qu'elle analysait comme suit :

- 1/ les groupes de programmeurs amateurs investissent sans aucun contrôle ni concertation préalable un nombre grandissant de lieux ;
- 2/ ils érigent d'eux-mêmes les règles de leurs propres jeux, repoussant de facto les limites autorisées.

Un roman actuel

J'étais sollicité pour proposer mes solutions.

Même si je pouvais légitimement nourrir une certaine satisfaction pour avoir eu raison de m'inquiéter de la tournure que prendraient les événements, il était vrai que je n'avais jamais été en mesure de l'exprimer correctement. Nul n'aurait pu se suffire d'une pareille situation, et certainement pas moi. Une fois encore, je me sentais obligé d'apporter ma contribution. De rester volontaire et totalement constructif. D'ailleurs, les débats furent d'un calme olympiens et j'eus la grande satisfaction, en la circonstance, de voir réapparaître la figure de l'ingénieur Gérard Martel, toujours aussi soucieux de faciliter l'émergence de résultats tangibles. Je pensais de plus en plus qu'il pourrait bientôt m'être un allié.

Nous travaillâmes donc de concert pour faire émerger les solutions que la situation appelait. L'entreprise se proposait de mettre en place, avec le soutien du préfet, une cellule de crise pour négocier un encadrement plus ferme des groupuscules d'acteurs, ce qu'elle s'était toujours refusée de faire jusqu'à présent. Restait que le contenu et les limites exactes de ces futures négociations paraissaient encore flous. Compte tenu des circonstances, force était de constater qu'il allait forcément y avoir une part non négligeable d'improvisation...

Mais jouer sur la seule corde répressive ne semblait pas être un élément suffisant pour rétablir une ambiance collaborative. Il fallait aussi imaginer comment être en mesure de réintroduire du lien, si cela était encore possible. J'émis l'hypothèse que l'on pourrait avoir recours à de vraies troupes d'acteurs de théâtre pour donner la réplique aux acteurs spontanés. Il s'agirait de scénariser un peu plus les situations de jeu ; et, par voie de conséquence, de les rendre plus courtoises et plus prévisibles.

Un roman actuel

À ma grande surprise, ma suggestion fut immédiatement acceptée. Même si les personnes consultées ne cachèrent pas les surcoûts évidents, pour l'entreprise, que la mise en œuvre d'une telle proposition induirait, c'était, selon toute vraisemblance, le prix à payer pour recouvrer un semblant de tranquillité : tous voulaient retrouver au plus vite l'harmonie et le sens du mot apaisé. Et pour ce qui était de payer, l'entreprise ne semblait jamais à cours de ressources ! De mon côté, je voyais clairement les améliorations que mes propositions pouvaient apporter au système : une réelle capacité à le canaliser. En cette circonstance, je nourrissais à nouveau le sentiment d'avoir accompli un devoir. Et si je n'en percevais toujours aucun avantage en nature, l'important, pour moi, était d'être en mesure de garder ma neutralité vis-à-vis de ceux à qui j'offrais mes services.

Cependant, dès lors, l'entreprise ne l'entendit plus de la même oreille. Elle considéra que j'avais passé à son service un tel nombre d'heures cumulées qu'il lui était devenu impossible de continuer à cautionner une collaboration gracieuse, sous peine de s'exposer soit à une remontrance administrative, avec un possible redressement fiscal à la clé, soit – le cas s'était déjà rencontré – à rester sous la menace continuelle de se voir un jour attaquer, juridiquement parlant, par on ne savait quel syndicat. Il lui fallait donc au minimum un contrat. Et s'il y avait contrat, il fallait obligatoirement qu'il y eût rétribution.

Ce fait inattendu me mit de nouveau devant la déplaisante situation d'avoir à choisir ma destinée vis-à-vis du projet. Fâcheuse posture s'il en était, qui accroissait le dilemme que je ressentais en moi, d'un côté, et creusait le fossé envers ceux que j'avais mis dans la confiance, de l'autre. Comment Paula pourrait-elle continuer à m'accorder sa confiance ? Pourrais-je la convaincre du bien-fondé de mon positionnement, au moins intellectuellement parlant ? Mon intérêt personnel devenait trop évident pour que je puisse m'en

Un roman actuel

cache, dorénavant. Car, à la défense de ma thèse académique, dont je m'étais ouvert à elle, s'ajoutait désormais un intérêt pécuniaire, comme quelque chose qui pouvait m'inciter, bien malgré moi, à monnayer mon silence. Et pourtant, je dois bien avouer que, comme quelqu'un qui joue au poker et voit grimper la mise, un certain attrait subsistait, qui m'attirait irrémédiablement.

En ce qui concernait la tranquillité publique, une certaine phase d'apaisement fut en effet observée. Qui ne fut d'ailleurs pas qu'un feu de paille. Elle dura étonnamment longtemps, à ma grande surprise, si bien que je me pris à imaginer, comme tout un chacun, qu'elle était définitivement rétablie. Je travaillais d'arrache-pied à concocter des scénarii qui fussent dignes d'intérêt, à défaut d'être motivants ou captivants. Je savais que le modèle des jeux vidéo, qui faisait plus massivement appel à l'impulsion nerveuse du joueur, conserverait toujours une longueur d'avance sur tout ce qui sollicite un fort investissement intellectuel pour parvenir à son terme. Mais je ne considérais cependant pas cette cause comme entendue.

Car il me fallait croire en quelque chose de concret pour pouvoir perdurer dans un tel contexte. Et pour pouvoir me justifier, aussi : à mes propres yeux, d'abord, tout comme aux yeux de ceux qui, en l'occurrence, me faisaient confiance. J'étais moi-même pris dans cette logique étroite du jeu vidéo, mais dans un domaine éthique. J'appréhendais le jour où je devrais rappeler Paula qui, du lointain de sa péninsule ibérique, m'apparaissait de plus en plus comme un juge de paix intraitable. Une sorte d'autorité supérieure dont je devrais me concilier les faveurs, si je voulais rester en cohérence avec moi-même ; et surtout, pour éviter le fatal « game over ».

Un argument jouait pourtant en ma faveur. La paix sociale semblait être totalement réapparue, tout autour de l'Expérience. La cohabitation avec les non acteurs se faisait mieux : plus limpide, plus

Un roman actuel

aérée, et comme plus coulante. Les beaux jours, eux aussi, étaient entièrement revenus. Les parcs et jardins rouverts, leur réappropriation par des populations variées avait constitué une réussite majeure de l'entreprise, laquelle, désormais, pouvait mettre en avant ses activités encadrées, dont les saynètes que j'avais moi-même produites étaient devenues le centre d'intérêt principal. Il demeurait bien quelque chose d'emprunté et de conventionnel à tout cela : une sorte de consensus implicitement admis, tandis que, peut-être, en sourdine couvaient d'autres formes plus larvées de la rébellion ? Mais je devais éviter de trop penser à ce côté obscur, et me concentrer plutôt sur la dynamique positive que j'avais contribué à rétablir.

Je pouvais en tenir pour preuve la bonne direction prise dans les abords des châteaux de Sassenage ou de Vizille, par exemple, lesquels s'emplissaient d'une populace ravie de pouvoir profiter à nouveau de jardins pluri-centenaires où les enfants s'ébattaient librement et où, de temps à autre, des familles au complet venaient s'attrouper, pour découvrir un spectacle instructif et vivant. Les graviers crissaient, les dalles de pierre résonnaient, les grands cèdres restaient impassibles dans l'air frémissant, fraîchement descendu des collines : tous se voyaient plonger dans un autre temps par l'intermédiaire des casques de réalité virtuelle, que chaque troupe d'acteurs mettaient gracieusement à la disposition du public, leur offrant l'accès à une parenthèse enchantée. Finalement, on n'aurait pu rêver meilleure campagne promotionnelle ! me fit malicieusement remarquer Paula, qui jamais ne mettait un mouchoir dans sa poche.

Puis rapidement, de nouvelles communautés de joueurs se constituèrent pour, comme au théâtre, se donner mutuellement la réplique. Le phénomène prit de l'ampleur, aidé au début par l'entreprise elle-même. Mais gagna brusquement en autonomie, s'autorisant de plus en plus de liberté avec les thèmes abordés, les

Un roman actuel

espaces investis, et concrétisant des réseaux d'expression soutenus. Nous étions constamment sur la corde raide, ce qui obligea l'entreprise à mettre sur pied une commission de surveillance ; car il devint alors nécessaire de faire valider comme « recevable » toute extension récente souhaitant venir se greffer sur le cœur institutionnalisé de l'Expérience.

L'entreprise était donc une nouvelle fois en pleine phase d'expansion ; ce qui n'était pas pour déplaire à ses dirigeants, lesquels voyaient gonfler de manière exponentielle les recettes qu'elle engrangeait, alimentant ses graphiques aux courbes folles, qu'elle pouvait ensuite exhiber lors de réunions fastueuses, en même temps que se multipliaient à la fois le nombre des salariés et celui des équipements qu'elle dédiait à l'Expérience. Plus d'un an après l'ouverture de ses services au public, la réussite continuait d'être au rendez-vous.

Fort de ce constat un tantinet grisant, l'entreprise en tira-t-elle toutes les conséquences utiles ? Restait-elle aussi vigilante qu'elle aurait du l'être ? Car les premières rumeurs internes commençaient à sourdre. Des manquements n'étaient plus corrigés aussi vite qu'ils auraient du l'être, et une certaine lourdeur administrative avait tendance à s'installer. Des réunions de crise, parfois, avaient lieu, en toute discrétion. Comme celle qui avait suivi l'épisode malencontreux de la « commémoration » sauvage de la journée des Tuiles, toutes continuaient à produire les effets escomptés, mais pour combien de temps encore ? Ce qui faisait la force de ses débuts, à savoir sa grande disponibilité et sa capacité d'anticipation – avoir toujours un coup d'avance, telle était sa devise –, tout cela avait tendance à s'effriter et à perdre en efficacité. On eut même connaissance de cas litigieux où des employés un peu trop conciliants – voire complices ? –, en tout cas peu regardants sur les règles de vigilance à appliquer

Un roman actuel

aux contenus, durent être renvoyés, avant de voir de nouvelles poches communautaires se développer en totale autonomie.

Tout le système de l'Expérience reposait en réalité sur des cellules de surveillance électronique, ce dont l'entreprise se gardait bien de faire étalage. Des écarts-types, des schémas de dérive étaient constamment établis, revus et corrigés. Seuls quelques initiés en avaient connaissance. Pour autant, tous ceux qui étaient dans la confiance avaient conscience que notre tranquillité collective était à ce prix.

J'en avais été averti d'une manière informelle par l'ingénieur Martel, à l'issue d'une réunion pendant laquelle, justement, un cas de possible éviction fut âprement discuté. J'en profitais pour m'inquiéter à haute voix des récents dérapages observés, et cherchais à m'enquérir des conséquences potentielles que ceux-ci étaient susceptibles d'engendrer, s'ils venaient à se multiplier. Non pas que je jugeais que ces dites conséquences concerneraient directement mon secteur d'activité ; mais posais la question pour tenter d'éprouver le système. Chercher à le renforcer était en effet le souci le mieux partagé, au sein de l'entreprise.

L'on me répondit, à cette occasion-ci, d'une manière plutôt évasive, et en tout cas plus détournée qu'à l'accoutumée. Ce fut donc lors d'un aparté non prémédité, prenant place tout au fond d'un couloir qui filait droit entre nos bureaux alignés en enfilade – près du fameux recoin aux photocopieuses, commun à toutes les sociétés modernes - que, me croisant par hasard sans témoin, « il » me glissa le secret à l'oreille. D'une voix à demi étouffée, il me confia qu'une unité informatique était dédiée à « vérifier » en continu la conformité du fonctionnement des autres serveurs.

D'un côté, à voir sa mine avenante et réjouie, on pouvait croire que c'était pour me rassurer qu'il me faisait cette révélation, suite aux

Un roman actuel

questions que je venais de poser en réunion, un peu plus tôt dans la matinée. Mais je notais aussitôt son air embarrassé et sa volonté manifeste de ne pas s'étendre sur le sujet. De mon côté, je me surpris à ne pas accueillir la nouvelle avec plus de perplexité que cela. En étais-je déjà inconsciemment averti ? À bien y réfléchir, cela était d'ailleurs plus que probable.

Cependant, la parenthèse estivale coutumière approchait à grands pas. Des copies d'examens commençaient à s'accumuler dangereusement sur mon secrétaire, que je devais rendre dans des délais contraints. Ma chambre était jonchée de livres grands ouverts, étalés un peu partout sur le lit et la moquette, dans lesquels je puisais la matière de mes futures productions. Parallèlement à ce désastre annoncé, mon bureau, au sein de l'entreprise, ne désemplassait pas de toutes sortes de projets en attente de résolution. Il me fallait liquider l'ensemble au plus vite, et je m'employais à y parvenir du mieux que je pouvais. Autant dire que je m'acharnais, dans le même temps, à ne plus rien penser du tout.

Chacun connaît mon âpreté intransigeante, en ce qui concerne le travail. Ma légendaire abnégation, lorsqu'il s'agit de finaliser une tâche vis-à-vis de laquelle je me suis engagé. Aucune besogne ne me rebute jamais, pas plus que le contexte ardu dans lequel je dois l'accomplir, fut-il inconfortable. Seul le contenu me motive : cela, en quelque sorte, ressort de l'acharnement du coureur de fond à vouloir franchir la ligne d'arrivée coûte que coûte : j'en ai entièrement conscience ! Par ailleurs, entre autres enseignements que je retirais de la situation, je m'aperçus combien le travail à haute dose tend à annihiler les facultés de jugement des subordonnés. Le patronat, qui ne laisse jamais rien dans les mains du hasard, à lui-même connaissance que l'inactivité est la plus mauvaise conseillère de son salariat. L'oisiveté est donc une denrée à proscrire à tout prix, au sein des entreprises. Et ce fut bel est bien mon cas, en la circonstance,

Un roman actuel

même si je dois admettre que je m'étais moi-même laissé piéger par la surabondance des détails à régler.

Ce fut donc l'esprit léger que je touchais à la grève de mes congés d'été. Période faste, d'un côté, autant que désœuvrée, de l'autre. Faste, parce que je pouvais enfin disposer de tout mon temps pour me remettre à rédiger voluptueusement ma chère thèse revêche, sans souffrir des contraintes habituelles. Mes cours du semestre prochain, pour leur part, pourraient bientôt s'élaborer de nouveau en toute quiétude, tant il était vrai que le conseil pédagogique m'avait chaleureusement félicité pour les résultats obtenus durant l'année écoulée et, en conséquence de quoi, avait entériné la réinscription de mon cours dans les cursus à venir. Ces deux objectifs m'occupaient généralement tout juillet, mois traditionnellement dédié à de mes flâneries universitaires.

Le second mois de mes congés estivaux se passait en âme docile à explorer de nouveaux coins du monde méritant d'être redécouverts. Un vrai délassément de l'esprit où se retrouver soi-même, tout en se dépaysant : l'être humain n'en étant jamais à un paradoxe près, je ne comptais pas déroger à la règle ! Mes rêveries personnelles s'en trouvaient généralement renforcées.

J'envisageais un instant reprendre la route du Portugal. Mais j'avais aussi besoin de me poser, de réfléchir aux acquis accumulés au cours de cette année inattendue, où l'imprévu avait de toute part prévalu. Je décidais finalement de m'isoler en ermite en moyenne montagne, à quelques encablures seulement de mon lieu d'habitation habituel. Me couper du monde, tout en restant sous l'influence de la quête de mon saint Graal ? Il faut dire que randonner, sac au dos, dans les vastes environs de Grenoble équivalait largement à un voyage en Alaska, ou au fin fond de la Sibérie orientale : le plein de soleil et d'oxygène était garanti, juste au pas de ma porte ! Et je n'avais pas eu l'opport-

Un roman actuel

tunité, durant les mois écoulés, de profiter autant que de coutume de mon environnement familial, du fait de la surcharge de travail que m'avait imposé ma double activité professionnelle.

Je pouvais enfin laisser libre cours à mon imagination, au coeur de paysages grandioses. Mais mes facultés intellectuelles, pour leur part, restaient continuellement en éveil. Qu'allait devenir l'Expérience, elle qui était passée par tous les états de forme et de méforme en l'espace d'une année calendaire seulement, ne recouvrant miraculeusement la santé que durant les derniers mois de l'année universitaire ? De quelles natures seraient ses défis à venir ? Ses réussites sauraient-ils évoluer durablement ? Plus je pensais à la situation, plus je m'inquiétais d'un détail : il me semblait qu'avoir marginalisé les communautés libres au sein du projet l'avait, en quelque sorte, dénaturée. Et que l'Expérience en ressortirait, d'une façon ou bien d'une autre, à terme, orpheline.

Du fait des risques que cette éventualité comportait, cette pensée me faisait froid dans le dos. Dans le même temps, je ne pouvais aisément m'en détacher. Cette vision m'accaparait jour et nuit, à en devenir obsessionnelle. J'avais beau bivouaquer sous la longue et belle chaîne des Sept-Laux, je pensais Expérience. J'avais beau me baigner dans le froid pittoresque du lac Achard, je visualisais les agissements sournois des communautés, intérieurement. J'avais beau festoyer de mes découvertes campagnardes dans un modeste refuge éloigné du monde – disons plutôt, une simple cabane sur la route des alpages -, les progiciels dansaient toujours la gigue devant mes yeux. Et j'avais beau chercher obstinément à me délasser l'esprit, à évacuer mes élucubrations intérieures, c'était la voix sourde de Paula qui, au final, toujours, revenait m'invectiver !

Les longues promenades solitaires finissaient toutes par me peser, à force de se croire interminables. Certes, les forêts devenaient un

Un roman actuel

instant mon domaine enchanté, sous la clarté insistante du soleil. Mais je semblais m’y perdre sûrement, comme lorsqu’on se fourvoie dans le dédale d’une pensée récurrente. L’horizon frêle des montagnes qui dansaient au loin n’apaisait pas en moi ce terrible sentiment, n’allégeant ni ma peine ni ne dissipant ma profonde perplexité qui, parfois, devenait anxiété.

Je constatais pourtant combien se replonger au cœur d’une vibrante nature restait une sensation irremplaçable pour l’Homme ; constituait, pour lui, un bien-être indispensable à son équilibre, souvent dénaturé par un trop-plein de vie urbaine. Et comment la simplicité du corps baigné de verdure était capable d’évacuer la complexité déroutante de la pensée technologique. Bref, je ressentais combien vivre se devait d’être, en premier lieu, un acte basique, élémentaire, immédiat, puissant, essentiel, avant de devenir cette déviation sociale que l’on connaît...

J’étais donc parvenu à me délasser malgré tout, après trois semaines passées à arpenter les parcours de randonnées boisés ou accidentés qui sillonnaient le massif de Belledonne (montagne qui tire son nom de la *belladonna*, ou belle-dame, plante toxique bien connue des pharmaciens), lorsque j’eus un haut-le-cœur : soudain, sur le sentier qui se déroulait devant mes yeux, surgissant du talus pentu qui me surplombait, à quelques distance seulement de ma personne, comme l’eut fait un chevreuil surpris et effarouché, déboucha, brusquement, puis se campa pour me toiser, l’un de ces blancs-manteaux, casque de réalité virtuel rivé sur la tête ! Nous étions en pleine campagne, à des dizaines de kilomètres au moins de toute aire de captation des signaux GPS de l’Expérience, à ma connaissance ! Et pourtant, sous sa visière abaissée, il ne pouvait qu’être connecté à un réseau, manifestement ! Et que pouvait-il bien être en train de dévisager, à cet instant précis ? Son système m’avait-il repéré, décrypté, analysé ? Était-il seul, en ce lieu désert ? Ou serait-il bientôt suivi de plusieurs

Un roman actuel

énergumènes de son espèce ? Ses congénères étaient-ils, eux aussi, à l'affût, tapis quelque part dans la forêt... ?

Mais se retournant lentement vers moi, je crus soudain percevoir l'éclat métallique d'une petite arbalète de combat, munie de son carreau acéré en position dans sa glissière ; arme qu'il tenait dans sa main droite à hauteur d'homme et dirigeait vers moi... Ou étais-je à cet instant précis la proie d'une sorte d'hallucination due à la chaleur de l'été, mêlée à l'émotion ? À une frayeur à la fois combinée au trouble et à l'étonnement ?

Cette rencontre avait produit un véritable choc en moi, et je fus long à retrouver mon calme, une fois l'individu à nouveau disparu en contrebas du chemin sur lequel je me trouvais. Je dus m'asseoir, flâner un temps, perplexe, à m'interroger sur la portée de ce que je venais de voir ; puis je rentrais tard, finalement, au bivouac que je m'étais programmé. Les jours suivants me plongèrent dans une sorte de vague à l'âme intranquille, au milieu duquel les splendeurs des panoramas qui m'entouraient me laissèrent, la plupart du temps, insensible. Je crois que l'on appelle cela être sonné, ce qui en dit long sur le sentiment d'incrédulité tenace qui s'empara de mon être. Plusieurs jours après, je n'en revenais toujours pas, si bien que je dus retourner plusieurs fois sur le même sentier pour tenter de me convaincre physiquement de ce que j'avais cru percevoir ! Je finis cependant par repérer des traces de pas qui vinrent me confirmer d'une manière non équivoque la véracité de ce que j'avais vu.

Aussi fus-je finalement très heureux de retrouver Grenoble trônant, fière et rassurante, au centre de son agglomération lumineuse. Ainsi que la cuvette radieuse de son empreinte urbaine et surchauffée, au creux de son irrigation alpine. Dans quelques semaines tout au plus, la rentrée universitaire, une fois encore, allait battre son plein ; et son agitation m'emporterait à nouveau dans son flot grisant et argenté.

Un roman actuel

Pourrais-je bientôt m'abrutir à sa pulsation machinale, sa somnolence mécanique, tel un ivrogne s'accroche à son viatique... ? J'avais hâte de faire le bilan de cet été passé en marge de la société, ayant comme voulu canaliser ma peur, dompter mes émotions, escamoter mes craintes. Avais-je enfin réussi à enfouir le reste de mon âme dans cette foi absurde et désespérée en un avenir meilleur... ?

Mais tout cela n'était que de longs discours et de vains paravents pour l'esprit, et je le savais bien. Mes appréhensions étaient des plus fondées, et ma seule hâte, en l'espèce, et que je n'osais pleinement m'avouer, était d'aller vérifier en ville comment s'était déroulée, pour l'Expérience, la période estivale, généralement propice à l'épanouissement des activités culturelles. L'entreprise en tenait un bilan circonstancié dans un journal interne, que je n'aurais alors qu'à me procurer. Je passais donc mes premières journées à tenter de planifier mon retour progressif dans ses bureaux.

En attendant la survenue de ce moment crucial, déambuler en plein centre urbain était un spectacle des plus instructifs. Les casques s'y étaient manifestement bien développés. Les places et les placettes étaient bondées d'attroupements bigarrés, provoqués, la plupart du temps, par des comédiens professionnels. Une agitation fébrile, mais bon enfant, se décelait, çà et là. Se remarquait aussi cette vague admiration des touristes parcourant la ville à la découverte d'une curiosité déjà devenue légendaire : l'attrait de la nouveauté technologique et sa marque de fabrique « made in Isère ». Je me sentais totalement rassuré : tout semblait aller pour le mieux.

Je pus me remettre au travail, l'esprit tranquillisé. Le soir, j'ouvrais régulièrement mon moteur de recherche sur Internet, où je savais retrouver les liens qui me fournissaient les informations utiles concernant le développement des communautés indépendantes. C'était une jauge pertinente pour apprécier le volume et l'harmonie

Un roman actuel

du développement des réseaux de l'Expérience. En attendant de pouvoir me mettre sous la dent des données plus consistantes, ces chiffres entretenaient un pis-aller appréciable.

Plus rapidement que je ne l'aurais cru, de nouvelles communautés de joueurs s'étaient constituées, afin de se donner la réplique. Elles faisaient preuves d'un entrain mutuel, mais je savais que celles qui étaient visibles sur la toile formaient seulement la partie émergée de l'iceberg. Leur allant, parfois naïf, ne reflétait pas la totalité de la réalité : je songeais que la face cachée de la lune me restait momentanément inaccessible et mystérieuse. Mais ce qu'il fallait surtout retenir était que le phénomène prenait de plus en plus d'ampleur, et cela touchait maintenant la quasi-totalité des pays industrialisés. Et grâce à cet élan, les communautés de programmeurs prenaient elles aussi de plus en plus de liberté, explorant sans cesse de nouveaux domaines de l'imaginaire : vu sous cet angle, l'inventivité humaine semblait ne pas posséder de limite !

Outre l'extension phénoménale des thèmes abordés, des réseaux associés et des espaces réservés, l'accès aux logiciels de programmation avait été substantiellement élargi, et celui dédié plus spécifiquement aux commandes récemment facilité. Cela signifiait que l'entreprise permettait désormais que des régisseurs d'espaces soient extérieurs au système, alors que l'on m'avait juré, quelques mois auparavant, que cela n'arriverait jamais. Que cette facilité ne serait en aucun cas concédée à un tiers... Cela en disait long sur la fiabilité de la parole donnée !

De plus, le matériel de virtualisation individuelle était désormais vendu sur le marché, sous licence. Cet élément me paraissait logique, car il fallait bien suivre la demande client, devenue exponentielle avec le temps, et l'on m'avait évoqué, juste avant que je ne parte en congés, cette éventualité, pour l'entreprise, de recentrer ses activités

Un roman actuel

sur le cœur de ses compétences : à savoir la gestion de son outil informatique. Mais se posait alors un autre problème : comment être certain, dans ces conditions-ci, de pouvoir garder le contrôle total sur l'opération ? Comment l'entreprise pouvait-elle le garantir ? Ou jouait-elle le jeu de la fuite en avant, tout en enfouissant sa minuscule petite tête d'autruche dans le sable chaud et douillet de sa renommée ? N'était-ce pas cette situation que j'avais crains de retrouver lorsque le m'éloignais, un peu à contrecœur, je dois le confesser, de ma cité d'adoption, au cœur des Alpes ?

TROISIÈME PARTIE

J'avais mis plusieurs semaines à réintégrer les locaux de l'entreprise. Outre mon investissement dans la remise en route de mes cours, j'avais pu constater qu'il y avait eu un turnover estival important, cette année-là, au sein de ses employés. Puis les personnels sédentaires avaient pu disposer, par roulement, de leurs propres congés annuels, tout au long du mois de septembre, période ordinaire de baisse de tension progressive des activités culturelles. Enfin, les nouveaux projets à mettre en œuvre pour la saison à venir ne retrouveraient pas leur place en tête de liste avant le courant du mois d'octobre, après qu'on eut diffusé en interne les bilans consolidés de la saison écoulée. Ce qui signifiait que beaucoup d'informations impactant le futur fonctionnement ne seraient, elles non plus, pas émises avant cette date. Bref, tout ceci me fit perdre encore quelques semaines supplémentaires dans ma quête de réponses à mes interrogations légitimes.

Un roman actuel

Si je piaffais ainsi d'impatience dans mon coin, je savais pertinemment n'avoir plus aucun passe-droit à faire valoir au sein de l'entreprise. J'étais devenu un employé comme les autres, c'est-à-dire un peu moins chouchouté que du temps où j'exerçais mes talents à titre d'expert bénévole. J'y trouvais même une certaine entrave à exercer mon ancienne indépendance, son auréole en moins. Car j'étais devenu tributaire d'un volume de travail mensuel à accomplir, ce qui rendait ma tâche de candide rêveur un peu plus délicate à tenir. Je devais me faire tant bien que mal à cette nouvelle situation...

Aussi, lors de ma reprise de contact, et encore plus durant les premières réunions qui s'ensuivirent, ma « partition » au sein de l'équipe me parut être plus anonyme, comme noyée dans le flot grossissant des échanges maisons. Moins d'écoute, aussi, m'était, semble-t-il, accordée, du fait qu'on commençait à s'habituer à ma manière singulière, et pour tout dire un peu marginale, de penser l'Expérience... Et, suite à la nouvelle dimension prises par les problématiques spécifiques liées au développement du groupe commercial, récemment devenu international, tous ces éléments se combinaient entre eux pour me donner le sentiment étrange que mes interventions avaient désormais moins de poids. Certains de mes interlocuteurs me paraissaient d'ailleurs être préoccupés, ou distraits.

Quant à l'ingénieur Gérard Martel, que je savais pourtant être présent dans les locaux pour avoir vu son nom s'étaler en gros sur les plannings, il demeurait tout bonnement introuvable. J'avais hâte de solliciter un premier rendez-vous, sous le prétexte usuel de faire le point avec lui ; mais cette opportunité tardait à se présenter.

- Vous cherchez quelque chose, professeur d'Orves ? me demanda, dans un demi-sourire, son assistante de projet, quand j'en vins à me présenter à son bureau.

Un roman actuel

- Je serais en effet très honoré d'avoir des nouvelles de votre ingénieur, lui répondis-je. Je pense qu'il serait utile que nous établissions le synopsis des nouvelles actions à mettre en chantier pour le semestre à venir, avant que l'effervescence habituelle ne reprenne le dessus, autant à l'université, pour ce qui me concerne, qu'au sein de l'entreprise. Est-il dans les murs ? Cela fait un moment que je n'ai pas eu l'occasion de le croiser.
- Il est bien présent, je vous rassure ; mais très occupé, en ce moment même, par les bilans que lui demande d'établir le comité de direction. J'ai peur que cette situation ne dure encore plusieurs jours... Si vous voulez un rendez-vous, je ne peux guère vous proposer... voyons – dit-elle en tournant ostensiblement les pages de son agenda -, mercredi, dans dix jours, ça vous irez.
- Ma foi, je m'en contenterai... Vers quelle heure ?

Le rendez-vous étant pris pour dix heures précises, il ne me restait plus qu'à ronger mon frein ; et surtout, à m'occuper utilement, afin de ne pas gaspiller plus avant un temps qui m'était devenu précieux. De ma propre initiative, je me lançais dans la projection de plusieurs saynètes à inclure dans un périmètre élargi de l'agglomération grenobloise, mais sans plus de conviction que cela. Heureusement, mon contrat de travail faisait état d'un volant d'heures annualisées. En conséquence, je pus disposer opportunément de plus de disponibilité pour préparer ma rentrée universitaire, temps que je compenserai ultérieurement, quand les indicateurs de l'entreprise seraient tous repassés au vert.

Parallèlement, mon cours sur la culture matérielle, lui, s'épuisait. Il me semblait que j'aurais bien du mal à bâtir une nouvelle année universitaire complète sur le sujet. Par manque d'enthousiasme, peut-être, ou baisse d'intérêt ? Cette deuxième année d'étude serait placée

Un roman actuel

sous le signe de deux séminaires distincts, proposant une consolidation de l'approche théorique, pour l'entrée en matière ; puis le suivi des projets d'étudiants, pour le second semestre. Mais comme je me refusais à prendre appui sur le modèle de l'Expérience pour établir ces projets, je me trouvais comme qui dirait être en panne momentanée d'inspiration...

Pour les purs archéologues de formation, qui formaient le vivier principal de mon auditoire, j'envisageais qu'une série d'analyses comparatives entre les productions de cultures anciennes dûment identifiées et l'observation de comportements de groupes sociaux actuels, sans liens avérés à travers le temps, pourrait être de nature à créer des télescopages propices à la mise en évidence des questionnements méthodologiques qu'inspire la portée interprétative des décrypteurs du passé. Mais pour ce qui était des étudiants au profil plus spécifiquement sociologique, dont le regard croisé enrichissait chaque jour l'approche culturelle et historique que je me proposais de mettre en évidence durant mes cours, la réciprocité ne me venait pas spontanément à l'esprit, ce qui m'inquiétait.

Pourrais-je me permettre d'introduire, sans risque de les laisser dériver dangereusement dans leurs recherches, une dimension fictionnelle à leur analyse ? Par exemple, au travers de l'étude sémantique de matériaux textuels d'origines variées, évoquant une projection sociale dans l'avenir ? Utiliser les récits de la science-fiction comme tremplin ? J'imaginai qu'une telle indécision de ma part, qui m'était peu commune, traduisait en grande partie mon positionnement devenu ambigu vis-à-vis de l'Expérience, dont je n'arrivais pas à tirer au clair vers quoi elle nous conduisait, socialement parlant. Mais qui aurait pu être suffisamment clairvoyant pour anticiper ce qui allait en ressortir ?

Un roman actuel

Dans ce genre de situation, seule la lecture m'apportait, en général, un début de solution et d'apaisement à mes questionnements, et je replongeais avidement le nez dans mes bouquins de cours. Ce qui, par ailleurs, présentait l'énorme avantage de faire passer comme une traînée de poudre les dix jours qui me séparaient de mon prochain rendez-vous.

C'est aussi à ce stade de ma réflexion que j'entrevois pour la première fois la possibilité que l'Expérience pourrait faire avantageusement appel à des psychologues pour tenter de décrypter, en amont des difficultés à venir, les comportements types de ces joueurs invétérés : ceux-là mêmes qui formaient la masse invisible des groupuscules incontrôlables, lesquels fleurissaient manifestement plus rapidement qu'escompté. Et qui, surtout, ne manquaient jamais d'imagination pour contourner les obstacles techniques semés par l'entreprise, dans le but d'entraver leur désir grandissant de liberté et d'autonomie. Encore un sujet que je devrais soumettre au plus vite à la sagacité de mon référent projet !

Le bon côté des choses était que j'arrivais progressivement à mettre des mots sur ce qui me préoccupait depuis de longs mois : à savoir que l'Expérience induisait manifestement, chez certains individus, une confusion mentale des niveaux de réalité. Le danger principal d'un tel état de fait était que les plus accros au système, ceux qui ne se délestaient jamais, ou presque, de leur casque de réalité virtuelle, ne sachant plus comment se réaccommoder, à court terme, d'une matérialité immédiate et sensible, ne vivent plus que dans un phantasme personnel autoalimenté. Comment gérer de telles situations, si elles venaient à se produire – et, pour ma part, j'étais totalement convaincu que cette prédiction funeste se réalisait déjà... - ?

Sur ces entrefaites, l'heure du rendez-vous tant attendu arriva. Chacun des deux interlocuteurs, de part et d'autre du bureau qui nous

Un roman actuel

réunissait, faisait bonne figure, derrière ses sourires avenants. Il était de bon ton d'entamer une nouvelle période de collaboration dans un esprit léger et serein, censés montrer combien la période estivale nous avait aidés à digérer le stress oppressant imposé par la course des mois passés. Avec une ère nouvelle, une nouvelle aventure naissait... !

Cependant, après quelques minutes passées à discuter à bâtons rompus de tout et de rien, le sérieux repris naturellement le dessus, et je vis même le visage de mon interlocuteur se rembrunir quelque peu à plusieurs de mes remarques. Il mesurait certainement que je n'étais pas aussi serein que je le montrais en apparence. La question qui me brûlait les lèvres prédisposait à rendre le climat pesant, j'imagine. Mais plus l'entretien progressait et plus je nourrissais le sentiment que là n'était pas la seule raison du malaise qui s'installait entre nous. Quelque chose d'autre préoccupait l'esprit de Gérard Martel, et il hésitait plus que de coutume sur l'orientation à donner à cette entrevue...

Je décidais donc de rompre la glace. Au détour d'une question anodine sur l'évolution de la fréquentation estivale, fortement encouragée, cette année-ci, par une météo plus que favorable :

- Oui, j'ai moi-même pu constater combien le climat avait été plaisant : exceptionnellement, je suis resté dans la région durant mes congés d'été, pratiquant abondamment la randonnée. (L'ingénieur me regarda soudain d'un œil perplexe, ne sachant pas très bien où je voulais en venir. Soudain, je passais à la vitesse supérieure :) Par contre, j'ai été très intrigué par un détail : il me semble avoir vu, sur un chemin égaré de montagne, à contre-jour il est vrai, une silhouette qui m'a paru être celle d'un blanc-manteau muni de son casque de réalité virtuelle. Croyez-vous que cela soit possible, si loin des périmètres autorisés ?

Un roman actuel

Le regard que me lança Gérard Martel en disait long sur sa stupeur. Il baissa légèrement la tête, afin de se ménager un temps de réflexion qui me parut interminable.

- Cela confirme ce que nous avons nous-mêmes constaté, me répondit-il enfin, lentement et à mi-voix. Ce que je vais vous dire ici doit rester absolument confidentiel. Je peux avoir votre parole ?
- Je crois que nous avons déjà eu l'occasion de nous prouver mutuellement notre confiance, lui répondis-je à brûle-pourpoint.
- C'est juste. Et une fois encore, vous pourriez nous être utile à résorber la situation. La réalité est que l'entreprise s'est laissée déborder. Nous avons été pris de vitesse par des éléments qui sont venus se greffer sur notre système avec du matériel qui échappe à notre contrôle. Des communautés se sont fédérées et commencent à redessiner elles-mêmes la carte de leurs propres territoires virtuels. Il semble que cela soit rendu possible par la multiplication de petits serveurs isolés, peut-être portables, que nous n'arrivons pas à localiser. La situation est délicate, car se sont manifestement les groupes les plus extrémistes qui se sont emparés de cette technologie. À ce jour, impossible de déterminer comment ces réseaux pirates fonctionnent.

Je m'étais attendu à des révélations peu avouables, mais ce que je venais d'entendre dépassait de loin ma compréhension ! J'en tombais des nues.

- La situation que vous décrivez m'apparaît fort grave.

Un roman actuel

- Plus encore que vous ne l'imaginez. Nous n'avons, à cette heure, trouvé aucun moyen d'action pour contrecarrer cette intrusion dans notre système. Et qui plus est, il y a urgence : certaines de ces communautés s'érigent en clans, dont le seul objectif est d'en découdre entre eux. Nous avons observé les éléments tangibles de batailles rangées extrêmement violentes, à tel point qu'une victime a déjà été recensée : laissée pour morte après une rixe ; ou qu'elle soit allée se cacher après avoir été mortellement blessée, la chose n'est pas encore bien établie. Mais la réalité concrète est que l'Expérience a généré sa première victime directe. Et nous craignons de ne pouvoir éviter que d'autres suivent...
- Où cela a-t-il eu lieu ? m'enquis-je vivement.
- Au coeur du plateau du Vercors, dans un espace forestier désert, me répondit-il.
- J'ai eu mon apparition en plein milieu du massif de Belledonne, soit à au moins cinquante kilomètres du lieu de la tragédie, à vol d'oiseau. Cela signifie que les territoires couverts sont vastes. Ou bien qu'ils se déplacent avec extrême facilité. Comment la direction encaisse-t-elle la nouvelle ?
- Mal : le président directeur général est lui-même un ancien joueur invétéré, issu de cette caste des hackers, de surcroît. Je le soupçonnais depuis quelque temps déjà d'avoir lui-même encouragé secrètement les dissidences. Que cette suspicion soit fondée ou pas, il est actuellement tout aussi démuni que nous pour trouver une parade, tandis que les autorités, de leurs côté, commencent à nous demander des comptes. Bref, nous vivons une véritable situation de crise.

Un roman actuel

Devant mon incrédulité persistante, Gérard Martel crut bon d'ajouter :

- Il faut savoir qu'être un hacker n'est pas une occupation illégale en soi. Tout dépend du type d'activité que l'on mène. Il y a des hackers qui travaillent à renforcer la cybersécurité ; à contrer les attaques extérieures, à éprouver la solidité des systèmes numériques ; et d'autres qui s'évertuent, au contraire, à les détruire. Seuls ces derniers sont nuisibles à la société et sont la cible de poursuites judiciaires. Mais il faut bien avouer que c'est toute une culture de l'ombre qui est en jeu. Ce milieu ressort d'un monde souterrain, opaque et complexe à décrypter, et dans lequel certains individus se complaisent à ravir. Bref, notre patron fut l'un de ceux-là.
- Je comprends : on ne s'arrache pas si aisément que cela à ses démons, dis-je pour conclure. Bien sûr, il est évident que vous pouvez compter sur moi, si jamais je peux vous être utile à quelque chose ; mais, cette fois-ci, permettez-moi d'en douter - et je me levais pour signifier à mon interlocuteur qu'ici se terminait l'entretien.

J'étais sorti du bureau de l'ingénieur Martel groggy et hagard. Il me semblait évident que, de son côté, il n'en menait pas large non plus. Je venais de recevoir un véritable coup de massue sur la tête et ne savais pas où me réfugier pour l'encaisser. Immédiatement, je pensais à Paula : comment pourrais-je jamais évoquer avec elle la terrifiante nouvelle ? Quel jugement porterait-elle sur moi, sur mon entêtement à vouloir soutenir l'Expérience, si elle venait à l'apprendre ? J'étais anéanti à cette seule perspective. J'avais le sentiment que je ne pourrais plus me regarder en face.

Avec ce coup du sort, une véritable question de conscience se posait désormais à moi. Par son intermédiaire, un monde de mutuelle

Un roman actuel

confiance s'écroulait et, malheureusement, je me trouvais être coincé sous les débris que cette déflagration psychologique inattendue venait de provoquer : ces gravats m'enseveliraient-ils jusqu'à venir m'étouffer ? Arriverais-je à respirer librement de nouveau ? Je me retrouvais loin de toute considération humaniste, très loin de toute volonté altruiste... Seule importait, à ce moment précis de mon existence, une impérieuse nécessité de survie. Allais-je tout simplement réussir à surmonter cette débâcle mentale ?

(fin du troisième fichier)